

# A l'école

Autor(en): **E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 13

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217115>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**UN HOMME RANGÉ**

Conte gai.

**J**E n'avais pas rencontré Frédéric Férigou depuis trois ans et, quand je me suis trouvé en sa présence hier, par le plus fortuit des hasards, c'est la main largement tendue et les yeux étincelants d'une joyeuse surprise que je m'avançai vers lui.

— Ce vieux Frédéric ! m'écriai-je, quelle heureuse rencontre. D'où tombes-tu ? D'où viens-tu ? Où te caches-tu pour qu'on ne te voie plus jamais au café, au cercle, dans nos réunions amicales ? Voyons, parle, explique-toi : as-tu accompli une mission au pôle sud ? Je t'ai cru mort, ma parole, et j'étais étonné que tu te sois résigné à cette déplorable extrémité, sans m'en avoir fait part. Voyons, que deviens-tu ?

— Je ne suis pas mort, tu le vois, me répondit Frédéric : seulement, je me suis marié, il y a trois ans, et, alors, je sors très peu et je suis devenu tout à fait un homme d'intérieur.

— C'est parfait cela, mon vieux Frédéric, et je féliciterai Madame Férigou de la transformation, quand je la verrai.

— Tu feras bien, c'est à elle que je suis redevable de cette métamorphose. Elle a su me prendre, me donner l'amour de mon intérieur, me faire partager ses goûts.

— Les femmes font toujours de nous ce qu'elles veulent : entrons donc dans ce café, mon vieux Frédéric et tu me parleras de cette habile, sage et estimable femme, tout en prenant trois décis...

— En prenant quoi ? Comment appelles-tu cela ?

— Trois décis ou une autre drogue, si tu veux. — Je ne sais plus ce que tu appelles trois décis, je ne prends plus jamais rien... Si, de temps en temps, une camomille ou un tilleul, quand j'éprouve les lourdeurs dans la région de l'estomac...

Je demeurai un instant stupéfait. Que Frédéric Férigou, ce joyeux garçon, ne se souvint plus, au bout de trois ans de mariage, de la signification des mots « trois décis », il y avait là de quoi me renverser. Je lui offris un cigare : naturellement il le refusa en disant qu'il ne fumait pas. Je l'invitai à venir nous rendre visite, un soir, avec sa femme ; il protesta aussitôt qu'il ne sortait pas.

— Alors, lui demandai-je, que fais-tu de tes soirées ?

— Je t'ai dit que, ma femme et moi, nous avions les mêmes goûts : eh ! bien, le soir, je fais comme elle, un peu de tapisserie ou de couture. En ce moment, je me brode des mouchoirs et je festonne des devants de chemises ; on a toujours quelque chose à faire, dans un ménage, quand on veut que son linge soit en ordre.

— Ah ! bon ; alors tu mets le linge en ordre. — C'est-à-dire que je le raccommode : les reprises, les ourlets, les surjets, les boutonnières et le point d'épine forment ma spécialité. Je fais aussi, parfois, un peu de dentelle : de la Renaissance, de l'Irlande, de la broderie rococo, de la broderie Richelieu. Je te le répète, ma femme et moi, nous sommes peut-être un peu « pot-au-feu », mais nous ne nous quittons pas.

— Et, comme distractions, qu'est-ce que vous aimez ?

— Nous les aimons toutes : le loto, les dominos, les dames, le nain-jaune avec des haricots pour enjeu, mais il n'est rien qui m'amuse comme la machine à coudre. En ce moment, je prépare d'adorables petits bibelots francés, plissés, brodés pour une vente de charité. Comme distraction ? Mais nous en avons à l'infini ; nous passons des après-midi entières, dans les grands magasins, à la recherche des occasions et pour nous documenter sur les nouveautés. Et puis, nous lisons beaucoup : nous sommes abonnés à cinq journaux de modes, et à deux journaux de cuisine, dont nous éprouvons toutes les recettes. Je fais des entremets délicieux.

— Et de tes dimanches, Frédéric, qu'est-ce que tu en fais ?

— Le dimanche : après-midi, nous allons quelquefois au cinéma ; d'autres fois, nous restons dans notre petit chez nous ; je m'amuse à faire de la

pyrogravure ; ou bien, ma femme fait un peu de musique et, comme moi, je n'aime pas beaucoup la musique, pour me distraire, je lui tourne les pages.

**ÇA DÉPEND.** — Un chasseur à un paysan :

— Y a-t-il du gibier dans ce pays ?  
— Quelquefois... s'agit d'y mettre le prix.

**A l'école.** — Le petit Georges sollicite sa maman de l'envoyer à l'école où tous les matins il voit aller sa petite amie.

— Que veux-tu faire à l'école ? demande la maman.  
— Faire congé. **E.**

**Mots d'enfants.** — A l'école des petits, on parle d'un garçonnnet qui s'appelle Apollon. Le lendemain, la maîtresse demande :

— Qui est Apollon ?  
— Le cheval de Julien au Tambour.

**SIMPLE RESEMBLANCE.** — Non, Comtesse, ne croyez pas cela... Homère n'a jamais existé ; c'est un personnage qui s'appelait comme lui qui a écrit l'« Iliade » et l'« Odyssée ».

**ENTRE PORTIERES.** — Une portière présente ses condoléances à une voisine qui vient de perdre sa fille :

— Allons ! faut se faire une raison... A moi aussi, ma pauvre Angèle m'a été enlevée à 20 ans.  
— Par quelle maladie ?  
— Par le locataire du second.

**LA MAJORITÉ SPONTANÉE.** — Un filleul à son tuteur :

— Ecoutez, Monsieur mon tuteur, j'ai l'honneur de vous prévenir respectueusement qu'ayant atteint, ce matin, ma vingtième année, j'entends désormais faire à ma guise, faire ce que je voudrai. Et personne ne m'en empêchera.

— Allons, mon cher ami, mais tu ne vas pas me faire croire que tu es devenu majeur du jour au lendemain ! **Mr.**

**LE FEUILLETON**



POULARD ET MOTTU

III

**UNE AVENTURE DE VOYAGE** 6

De bonne heure, le va-et-vient des gendarmes et les bruits de la rue réveillèrent les habitants du poste. Et puis, vint la sortie des deux pochards. Leur enthousiasme patriotique avait disparu. Ils ne chantaient plus, ils parlaient à voix basse, comme on parle à l'église, humblement. Peut-être, mariés tous deux, prévoyaient-ils, à leur retour au logis conjugal, une réception peu triomphale ? Dans la cellule de Poulard, l'Allemand riait, et l'autre compagnon, plus sombre encore que la veille, marchait, tournant presque sur lui-même, tant était minuscule l'espace attribué à cette promenade. On apporta à chacun une gamelle de soupe et un morceau de pain. L'Allemand dévora ce déjeuner et regarda ses trois camarades dans l'espoir d'une aubaine.

Cela fit sourire l'homme sombre.

— Peut pas s'empêcher de mendier, fit-il.

Et il lui lança la moitié de son pain.

— Tiens, staufifre, avale.

— Merci... bon mange...

— Oui... bon mange... et pas travailler... chouette pays... hein ?

Le vagabond ne comprit guère, mais, toujours jovial, il rit, la bouche pleine.

Un gendarme ouvrit le guichet de la porte et appela :

— Poulard, Mottu, vous êtes là...

— Bien sûr.

Bruyamment, il tira le verrou et poussa la porte.

— Allons, housté ! Dépêchons !

Les deux copains sortirent, tandis que le gendarme inspectait d'un coup d'œil l'intérieur de la cellule. Ce regard fit rire l'homme de la « grande maison ».

— Faut pas avoir peur, fit-il j'ai rien démoli.

— C'est bon ! c'est bon ! Comme on connaît les saints on les adore...

Et la porte se referma.

Poulard et Mottu, conduits devant le brigadier, faisaient piteuse mine. Un galonné, c'est important. Et puis, parfois, énigmatique. Or, c'était le cas. Le sort de Poulard et de Mottu dépendait du gendarme aux galons. Qu'allait-il décider ?

— Ah ! vous voilà, oiseaux de la Riponne !

— Ça ne va pas trop mal, pensa Poulard. Il a l'air bien tourné.

— On a téléphoné là-bas. Il paraît que vous n'avez pas menti. Il existe bien une Mère Bovard et une chambre où couchent quelquefois un Poulard et un Mottu... Oui... c'est bien ça...

Il suivait, en parlant, des notes prises au téléphone, sous la dictée de la police lausannoise.

— Oui... pas dangereux... pas méchants... Alors, mes gaillards, vous-vous promenez ?

Poulard qui, maintenant, prévoyait une issue heureuse, répondit :

— Oui, m'sieur de brigadier.

— Pouvez-vous pas travailler ?

— Mais, m'sieur le brigadier, on ne demanderait pas mieux.

— Assez. On connaît ça.

Puis, se tournant vers un gendarme :

— Donnez-leur leurs dépôts et fchez-les à la porte.

Mottu dressa l'oreille. Quelle surprise : le brigadier les lâchait. Celui-ci d'ailleurs ajouta pour bien marquer l'opinion qu'il se faisait des deux riponniers :

— Vous n'êtes pas la fleur des pois, et un ou deux ans de « colonne » vous viendraient comme le nez au milieu du visage... Mais ce serait du temps perdu... On ne corrige pas les types de la Riponne... Vous avez tout ?... Oui... Eh bien ! f... moi le camp. Et, surtout, que je ne vous revoie pas par là... Compris ?

Poulard et Mottu passèrent la porte et filèrent à grandes enjambées. Mottu voulait passer par les petits chemins pour revenir sur Ecublens. Mais l'autre ne voulut pas :

— Rien de ça. La route et puis rapidement...

Mottu, naturellement, suivit sans plus insister.

— Crois-tu, dit encore Poulard, que je veux me risquer à rencontrer des cognes qui ne nous connaissent pas... T'as vu tous les trucs qu'ils ont fait pour savoir d'où on venait. Faut rentrer au patelin, voilà tout.

Encore une illusion qui s'évanouissait. Ils avaient cru préférable d'éviter les lieux où la maréchaussée les voyait quelquefois et où leur silhouette était plus ou moins coutumière. Et voilà que ce calcul était faux. Les gendarmes inconnus se montraient plus méticuleux que ceux à qui Poulard et Mottu étaient familiers. Non ! non ! le voyage ne valait rien. Et Poulard répéta avec plus de conviction :

— Faut rentrer au patelin... Et n'en plus sortir...

Alors, Mottu, qui gardait un peu rancune d'avoir été rabroué par Poulard dans le bois d'Ecublens, ajouta :

— Surtout pas se balader un vendredi treize.

Mais Poulard ne jugea pas à propos de relever le gant.

Sami de Pully.

FIN



**ASSOCIATION DES VAUDOISES**

Le 12 mars, la Section d'Orbe de l'Association des Vaudoises a célébré sa soirée annuelle. Le journal de cette ville a publié, de cette petite fête, le compte rendu suivant, qu'on nous prie de reproduire. Nous abrégeons.

\* \* \*

Lettre ouverte à Mesdames les Vaudoises.

Je vous assure, Mesdames, que s'il existe encore à Orbe un seul antiféministe, la faute en est au Casino, dont la grande salle fut trop petite pour